Homélie du 14ème dimanche ordinaire A (09.07.2023)

« Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem … »

C’est ce qui m’habite au regard de ces cinquante ans de vie de prêtre en même temps qu’au regard de 75 ans de vie. Et pourquoi ?

La suite du texte du prophète Zacharie nous donne un motif de joie qui est, au sens propre, renversant : « Ton roi (ton Messie) vient à toi, victorieux (vraiment victorieux) et pourtant pauvre, monté sur le petit d’une ânesse ». Ce qui fait notre joie (et, j’espère ma joie), ce ne sont pas les victoires dues à nos efforts et à nos conquêtes, ce n’est pas la somme de résultats extraordinaires, ce ne sont pas des retours sur investissements mirifiques … C’est la visite de ce roi qui brise la guerre et proclame la paix aux nations, c’est Jésus qui vient à nous, non en conquérant, en dominateur, mais en serviteur. Et ainsi, il ouvre à une paix et à une joie qui sont bien plus solides, bien plus profondes que celles qui sont au bout de nos efforts acharnés.

Cette paix et cette joie sont promises à Jérusalem, une ville qui, aujourd’hui comme hier, a tellement de mal à se défaire de la domination des uns sur les autres et de la violence. Jésus déjà priait sur cette cité incapable d’accueillir la visite d’un messie pauvre.

A travers Jérusalem, c’est à toutes nos cités, à notre maison commune, que cette joie et cette paix-là sont promises. Mais même l’Église et même les ministres de l’Église cèdent trop souvent à chercher la victoire de la joie et de la paix dans la puissance mondaine.

Aujourd’hui, je reçois pour moi, plus que quand j’étais jeune où je me sentais capable de plus et de mieux que ceux d’avant, ces paroles de Jésus, cette prière de Jésus : Père, « ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l’as révélé aux tout petits. Oui, Père, tu l’as voulu ainsi dans ta bienveillance ».

Nous commençons sans doute un peu tous avec de grands projets, prêts à abattre bien des choses et à en bâtir bien d’autres à la force de notre intelligence et de nos poignets. Et la vie vient secouer tout cela à tel point qu’on est un jour ou l’autre comme le prophète Elie qui s’assied et dit : *Je ne suis pas meilleur que mes pères*.

Là, nous risquons de désespérer et pourtant, c’est là que nous pouvons nous ouvrir à la visite de Dieu, à sa grâce, à sa révélation. C’est aux tout petits - dont nous ne sommes pas exclus a priori même si nous sommes un peu savants et puissants ! – qu’il révèle le secret de sa vie, de la vie du monde, de chacune de nos vies. Ce n’est pas une défaite, c’est la véritable victoire, la véritable vie, c’est la joie que rien ne peut nous ravir.

C’est cette joie-là que je goûte de plus en plus. Sans doute pour une part parce que l’avancée en âge s’accompagne de dépouillements en pouvoirs et en prestiges superficiels. Mais surtout grâce aux innombrables rencontres de tout petits, de non en règles de toutes sortes qui, sans le savoir, m’ont révélé le mystère de ce Dieu qui vient à nous pauvre et monté sur un ânon, qui vient nous demander à boire.

Et là, nous trouvons le vrai repos. La vraie vie est dans ce repos. Dans le joug facile à porter et le fardeau léger que Jésus nous propose. Nous avons souvent à la fois une aspiration au repos et un goût pour les agendas « overbookés ». J’ai eu de tels agendas et je m’en suis même vanté. Mais, s’il faut savoir assumer des responsabilités, il faut encore et bien plus, pour bien les assumer, ne pas chercher à tout faire, ne pas se croire indispensable. Et surtout, oser croire que c’est un Autre qui en nous partageant son corps et son sang, en nous lavant les pieds, sauve le monde et nous sauve.

Nous ne sommes pas chargés de sauver le monde ni même de nous sauver nous-mêmes, mais d’accueillir un salut, une vie, une joie qui nous sont gratuitement offertes. Et notre mission de disciples du Christ, de ministres de l’Église, c’est simplement de rayonner et d’offrir gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement.

Paul Scolas